Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 54 (1946)
Heft: 4

Artikel: Rosalie de Constant et son herbier
Autor: Reinbold, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-42178

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rosalie de Constant et son herbier

Dans son journal intime, Benjamin Constant écrivait en 1804 : « ... Quelle société que celle de Lausanne ! J'y périrai. Ma cousine Rosalie est bonne mais aigre et savante dans l'art de dire froidement, et comme ne s'apercevant pas, les choses qui peuvent déplaire. Triste talent ! Mais bossue et fille à quarante-cinq ans, peut-on être douce ?... » Benjamin avait alors trente-six ans.

Sept ans plus tard, en 1811, il écrivait à son aigre cousine : « Une amie comme vous est plus qu'un dédommagement pour cent ennemis et un attachement intime fait plus de bien que tout l'extérieur peut faire de mal. Recevez donc mes remercîments et mes assurances d'une tendresse profonde et éternelle. Vous êtes ma sœur de cœur et d'adoption. »

Benjamin Constant est bien un peu là. Du reste le génie et les contradictions ne font pas si mauvais ménage que ça.

Entre ces deux appréciations, et il faut surtout retenir la seconde, se situe une part de la vie de Rosalie de Constant, dans la mesure où elle fut mêlée aux épisodes des amours de Mme de Staël et de son cousin et à leur première rupture consommée en 1807.

On connaît les phases de ce drame échevelé dont les remueurs de cendres de calendrier n'ont pas encore cessé de s'entretenir et dont celui des *Amants de Venise* apparaît, à côté, comme le reflet d'une eau de lagune un peu trouble.

Les liaisons amoureuses des esprits littéraires prennent volontiers un caractère tragique imprégné à l'occasion de comique. Liasons dangereuses ! que les héroïnes en soient Germaine de Staël, Marceline Desbordes-Valmore, Henriette Allard, Louise Collet, Georges Sand ou Mme d'Agoult. Le piquant de l'aventure est bien souvent effacé par les rancœurs de la jalousie et les démêlés sentimentaux. Il n'y a guère que Mme Récamier qui n'y ait pas laissé des plumes.

Rosalie était l'une des filles de Samuel de Constant, frère du père de Benjamin, ce cousin avec lequel elle aura des rapports si amicaux, non exempts d'une vision claire et aiguë des défauts de l'illustre tribun. L'ouvrage de Mme Achard, de Genève, permet de réaliser les traits les plus importants de son caractère et de son individualité. Mais son grand talent de remarquable peintre de fleurs n'est, par contre, qu'esquissé.

Pour faire revivre la figure attachante de Rosalie de Constant, il n'est que de la replacer dans le milieu où elle naquit et où elle vécut, au cours de ces années agitées et marquées de si graves événements, la seconde moitié du XVIIIe et le premier tiers du XIXe siècle. Il faut considérer le milieu familial, l'empreinte laissée sur une intelligence très vive par un père, homme de lettres d'un certain mérite, l'influence de personnalités féminines d'un incontestable intérêt, enfin le jeu de relations étendues et variées dont nous allons rencontrer l'une ou l'autre à l'instant.

Rosalie naît à Saint-Jean près de Genève en 1758. Elle est donc l'aînée de neuf ans de son cousin Benjamin qui verra le jour à Lausanne où son père possède un domaine important. Son enfance est caressée par les beautés naturelles du paysage qui se déroule sous ses yeux ; le Rhône d'abord, calmé à sa sortie du lac et rejoignant l'Arve, les replis de verdure conduisant aux contreforts du Salève, plus loin à ceux des Voirons et, vers le Sud, la lumière que font déjà chanter les Alpes de Savoie et les vallées plus méridionales de l'Isère et du Grésivaudan. Ces paysages, avec leurs lointains doucement colorés, ont été souvent traduits par nos peintres et nos graveurs du XVIIIe siècle. Rosalie parlera toujours avec attendrissement de cette atmosphère de douceur et de poésie dans laquelle s'écoulèrent ses premières années.

Elle retrouvait, du reste, d'autres visions de la belle nature dans les séjours qu'elle faisait à Lalex, au-dessus de Vevey, où Samuel de Constant avait une propriété et des vignes et où il présidait annuellement à la fugue vigneronne de ses enfants. Entre temps, les séjours au Désert, à Beau-Séjour, à la Chablière laissent entrevoir comment Rosalie fut séduite, sa vie durant, par les aspects multiples d'un pays classé comme un des plus nuancés du monde.

Nous n'avons pas de Rosalie un portrait bien déterminé.

Nous ne connaissons ni son visage, ni la couleur de ses yeux, la forme du nez, l'expression de sa bouche. Des vers d'un ami de la famille, M. de Servan, donne l'idée qu'elle devait être jolie. A l'occasion d'un anniversaire, dans un compliment adressé à la famille, Servan, homme cultivé mais poète improvisé, disait :

On doit fêter certaine Rosalie
Qu'heureusement je vis et j'entendis ;
Elle est aimable, elle est de plus jolie...
Coup d'œil flatteur, propos fins et polis.

Admettons qu'elle avait un certain charme, mais l'infirmité dont elle était atteinte devait, au premier abord, créer un préjugé un peu défavorable pour le physique. Or, autant d'après son journal, ses cahiers intimes, sa correspondance, peut-on apprécier sa finesse, sa prudence, un talent de repartie, une perspicacité bien féminine pour les choses du cœur où l'on n'est pas directement en cause, autant voit-on mal la part faite à un repliement, même sans amertume, et qu'elle dissimula en tous cas soigneusement. Ame sensible, elle analyse assez froidement les passions. Psychologue avisée, dans le conflit de Staël-Benjamin, je dis le conflit pour ne pas dire les amours, elle prend position pour ce dernier. Restée au pays, ayant peu voyagé, on retrouve en elle les caractères de la femme vaudoise : fermeté, réserve, modestie, attachement au sol et aux habitants ; serviable avec circonspection, instruite, cultivée, aimant la nature et cherchant à comprendre le pourquoi des choses. Le tout, avec un sens moral très droit, un esprit orné et la crainte des mœurs importées.

Par sa pondération intellectuelle et ses qualités d'écrivain, sinon par l'éclat des passions, on est parfaitement en droit de revendiquer pour elle une place parmi les femmes dont l'histoire littéraire a retenu les traits. On peut regretter que Sainte-Beuve ne l'ait pas mieux connue et n'ait pas été appelé à apprécier les formes de son talent. De quelle plume il aurait analysé cette âme dont la vie est enrichie d'art et de sérénité. Si les lettres de Mlle Aïssé, celles de Mlle de Lespinasse et de Mme du Deffand, portent tantôt l'empreinte de la passion débordante, tantôt s'amplifient de développements épistolaires, justifiés à une époque où le téléphone ne permettait pas de régler plus sèchement les situations scabreuses, ce n'est pas l'émoi qui perce à

travers les lettres de Mlle de Constant, ce n'est pas la galanterie et surtout ce n'est pas l'intrigue, c'est la raison adoucie par l'indulgence mise au service de l'amitié. L'absence de toute équivoque réjouit très vite le lecteur.

Sur son infirmité, c'est-à-dire sur la cause de la déformation et de l'attitude qui la firent dénommer la « spirituelle bossue », on n'a pas de précision permettant d'établir un diagnostic rétrospectif. Il paraît bien s'être agi d'un accident au cours d'une partie de cache-cache suivie d'une dégringolade au bas d'un escalier. Dans sa chute et dans son effort pour retenir un autre enfant, Rosalie aurait eu l'épaule brisée et celle-ci ne fut pas remise, ou le fut mal. Elle avait neuf ans. Les soins les plus empressés ne modifièrent pas son état. Ce fut un des motifs du voyage à Paris dans l'hiver 1772 à 1773, Rosalie ayant 15 ans. Il s'agissait d'aller consulter le Dr Tronchin qui partageait dans notre pays le prestige médical mondain avec Tissot et qui venait de quitter Genève pour Paris. Tronchin, grand médecin, auquel le père de Rosalie recommandait sa fille, ne réussit pas à modifier l'état défectueux du buste de celle-ci. Peut-être son père aurait-il mieux fait de l'adresser à Venel, l'orthopédiste génial qui pratiquait alors à Orbe. S'était-il agi d'une fracture du haut du bras, de la clavicule, d'une luxation non réduite? Faut-il aller chercher même du côté de la colonne vertébrale? Impossible à dire; la déformation subsista; elle fut, vraisemblablement l'un des motifs de la réserve de Rosalie dans la vie mondaine. Quelle répercussion, en effet, peut avoir sur le caractère, le comportement, la part qu'on prend au plaisir, un défaut physique vous imposant à tort ou à raison l'idée d'une infériorité.

Sainte-Beuve, dans « Volupté », fait dire ceci à Amaury: « On serait stupéfait si on voyait à nu combien ont de l'influence sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées quelques circonstances à peine avouables, le pois chiche ou le pied bot, une taille croquée, une ligne inégale, un pli de l'épiderme. On devient bon ou fat, mystique ou libertin à cause de cela. »

Amaury-Sainte-Beuve a raison, mais il y a une contrepartie. On sait aussi quel ressort, quel appétit d'ambition et quel désir de conquérir la gloire impriment un défaut physique, une malformation, et l'on n'a qu'à songer au pied bot de Talleyrand,

à celui de Byron, à la bosse du Maréchal de Luxembourg, à la cécité de Mme du Deffand. La tare organique se transforme alors tout simplement en une volonté d'audace, revanche contre la nature ingrate.

Rosalie avait en outre un autre défaut. Elle était atteinte d'une myopie assez marquée pour que son père parlât de sa « clignoterie ». Dans les avis épistolaires qu'il lui donne à grand renfort de subjonctifs, il ne ménage pas ses conseils d'autorité et il lui dit : « Si au lieu d'être bougeante, inquiétante, clignotante et autre chose en ante, tu devenais tranquille, douce, etc., tu serais plus aimable ; ce serait tout au profit de ton esprit. On peut penser et vivre sans faire mille mouvements et pour ta clignoterie — puisque tu as le malheur d'avoir de mauvais yeux et que tu ne peux voir et juger qu'en faisant un mouvement disgracieux — tu renonçasses un peu à la curiosité, que tu te traitasses en aveugle, que tu attendisses que les objets vinssent à toi et qu'en attendant tu pensasses et parlasses de ce que tu connais. » Brave Samuel, il ne pouvait pas alors, comme le ferait de nos jours un père attentionné, lui offrir une paire de lunettes roses et donner ainsi à son visage l'attrait que Proust attribue chez la femme au port d'un lorgnon.

De toute façon, Rosalie reste désormais atteinte d'une difformité qui, comme cela arrive souvent, place la victime en face du problème de la timidité, du manque de hardiesse dans les gestes, impose une retenue à chaque instant. Mais parfois cette situation développe le goût de racheter ou de masquer le désarroi physique par la vivacité des sentiments, la douceur des relations, l'affectivité qui émeut et attache en y joignant la volonté contre le complexe qu'on est convenu d'appeler d'infériorité. — De ceci découle le peu d'indication sur les mouvements de son cœur qu'elle a cependant senti vibrer comme elle l'a révélé bien plus tard discrètement quand elle écrivait :

« Un rossignol établi sur un de nos arbres fait entendre ses plus beaux chants. C'est un descendant de ceux de ma jeunesse. Ils me parlaient alors d'amour, de bonheur et d'avenir. Aujourd'hui, ils me rappellent ceux avec lesquels je les écoutais. »

Déjà lors du séjour à Paris, Rosalie manifesta les premiers indices de sa tournure d'esprit et de son goût d'observation dans les lettres qui sont consignées sous le titre de *Journal de voyage*

en 1772. On sent combien Paris l'intéresse et lui suggère de remarques sur tous les aperçus de la vie quotidienne. Avec ses sœurs, elle visite l'Abbaye de Saint-Denis et les vestiges évocateurs de la royauté passée, elle visite Bicêtre, la Salpétrière, la Bastille, la Sorbonne, Versailles, etc. Elle assiste à une cérémonie de la cour, elle décrit les attitudes du monarque Louis XV et celles de Mme Dubarry, qu'elle appelle Mme du Baril, le tout sans grande déférence. Chacune de ses lettres montre ces qualités qui vont en faire une correspondante assidue, fort goûtée de ses interlocuteurs.

Elle a fait partie d'une génération qui, de 1785 à 1840, a vu, comme le chancelier Pasquier qui servit trois régimes, la fin de la Monarchie, le Préromantisme, la Révolution, l'Empire, la Restauration, le Romantisme, tout un enchevêtrement d'événements politiques et d'éclosions de sentiments littéraires. Les chocs politiques, le bouleversement de l'Europe et, pour la France, la succession de périodes d'exaltation et de dépression, caractérisent ce moment extraordinaire pour l'esprit, pour la culture, pour l'évolution de la pensée et l'essort scientifique et dont l'expression littéraire se trouve chez ces magnifiques artisans de style et d'idées que sont Sénancour, Chateaubriand, Mme de Staël, P.-L. Courier, Stendhal et Benjamin Constant.

Quelle pouvait être la formation littéraire d'une femme du monde dans un milieu touchant d'une part à Voltaire, d'autre part à Rousseau et qui, dans le domaine du sentiment, ne disposait que de la silhouette du héros préromantique?

Quelques-unes des femmes de cette époque ont participé à la vie sociale et littéraire soit par des liens familiaux, comme Lucile de Chateaubriand, Pauline Beyle, Mme Roland, Mme Récamier, soit par leur intimité avec les grands de l'époque, comme Mme Suard, Julie Talma, la duchesse d'Abrantès ou enfin par les hasards de l'émigration comme Mme de Souza, Mme de Duras, etc. La fermentation des situations psychologiques suscitées par l'action politique et militaire, par le libéralisme et la réaction, a déterminé la création de ces héroïnes de roman que sont Atala, Mme de Rénal, Mathilde de la Môle, Clelia Conti, Mme de Morsauf et précédant ces dernières cette Ellénore dont les traits émouvants allaient pénétrer si profondément dans les âmes sensibilisées par le mal du siècle. Récemment, M. de

Lacretelle citait une phrase d'Adolphe qui marque pour lui, avec beaucoup de justesse, l'apparition d'un nouvel élément, la physio-psychologie dans le roman et l'usage qu'on en a fait dans la suite.

Pour Mlle de Constant, quelle fut sa réaction à la lecture d'Adolphe ? Il faut, pour essayer d'y répondre, chercher le poids de l'intellectualité d'une âme bien née, impressionnée par l'aurore du romantisme et malgré tout protestante.

Vivant de cette vie de la société lausannoise évoquée avec bonheur par M. et Mme de Sévery, MM. Godet, Kohler, Perrochon et autres, elle put prendre part à l'efflorescence littéraire d'alors. Mais on la voit peu faite pour goûter la psychologie pénétrante et tourmentée d'Adolphe, d'autant plus ignorante qu'elle était des clés du chef-d'œuvre de son cousin. Aussi a-t-elle fait de nombreuses réserves à son sujet.

En revanche, elle reçut le contre-coup du génie littéraire de Mme de Staël, car elle fut aux premières loges pour contrôler aussi bien les faits et gestes que la production de celle qu'elle appelle si drôlement la « trop célèbre » ou la « Dame de Coppet » ce nom qui lui est resté et dont elle n'acceptait pas facilement les écarts, pas plus que les attitudes de certains de ses adorateurs.

Pour l'ornement de son esprit, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il fut de qualité puisqu'elle connut Voltaire et ses tragédies qu'on jouait à Genève, Ferney et Lausanne, Gibbon, Châteaubriand, Corinne qui l'obsédait abondamment, qu'elle échangeait les idées les plus diverses avec B. de Saint-Pierre, Mme de Duras, etc., et avec son cousin que Vandal qualifie de *si délicieusement intelligent*.

Ici, nous allons toucher à ces traits un peu mystérieux, à l'arrière-plan des mouvements de l'âme et qui vont de la liaison épistolaire aux préambules matrimoniaux.

L'un de ceux avec lesquels s'effectuèrent des ébauches d'idylle était l'auteur de Paul et Virginie, rien moins. De l'échange de lettres avec Bernardin de Saint-Pierre, il est visible que l'un et l'autre ont envisagé l'éventualité d'une vie commune. Jugeant Mlle de Constant sur une ou deux épitres inspirées par la lecture des *Etudes de la nature*, il avait reconnu ses qualités d'affectabilité. « Aimable Rosalie, dit-il, nos âmes se sont touchées. » Et plus loin : « Je me disais voilà le cœur où je reposerai mon cœur »,

ceci sans oublier de signaler qu'il a distingué les effusions de sa correspondante au milieu d'au moins 4000 lettres qui lui valut la publicité de ses ouvrages.

4000 lettres ! Si l'on songe à la dévaluation du franc de germinal, et, en parallèle à l'inflation épistolaire, cela ferait au bas mot 20 000 lettres aujourd'hui ! — Quel rêve pour un auteur à succès ! — Et pour l'administration des postes.

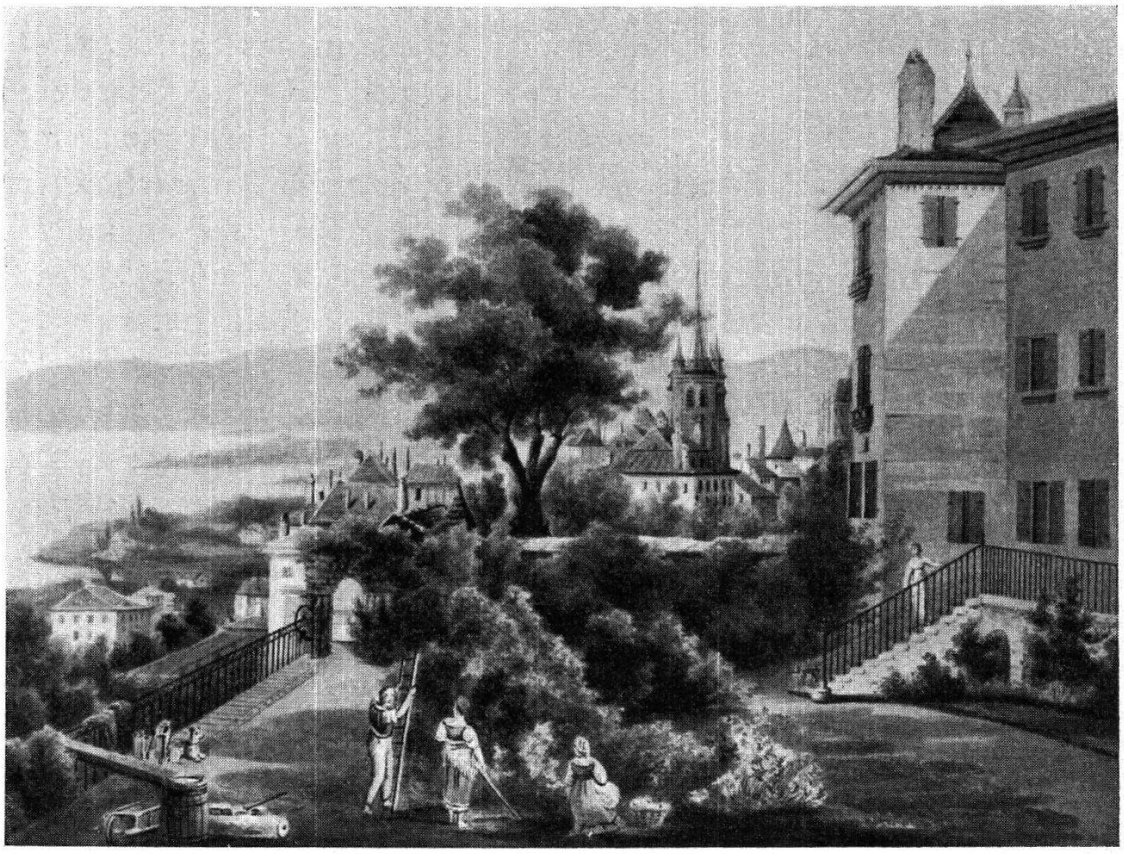
On ne peut résister à citer un autre passage de cette correspondance (disons de deux âmes) mais qui commençait à agacer Bernardin de Saint-Pierre : Rosalie minaudait un peu : « Pour moi, je l'avoue, écrit-il, il m'est impossible d'aimer un être idéal. Vous me faites entendre que vous n'êtes pas jolie, mais vous pouvez me dire si vous êtes grande ou petite, blonde ou brune, grasse ou maigre, jeune ou âgée. Si vous me regardez comme votre ami, cette peinture ne vous coûtera rien ; je ne vous demande que votre buste. Pas une de ces dames et demoiselles inconnues qui m'ont écrit ne m'a refusé le sien : il y en a même qui se sont peintes de la tête aux pieds, mais avec des draperies. C'est en cela qu'elles m'ont trompé. Donnez-moi donc cette marque de confiance, comme à un ami qui s'honore intérieurement de vous avoir pour élève. Les charmes de votre esprit vous dédommagent de ceux de votre corps si vous en manquez. Faites donc cet effort sur vous-même. »

On se rappelle que B. de Saint-Pierre faisait l'apologie des côtes de melon, mais il les voulait sans draperie.

Une autre ébauche matrimoniale, mais celle-ci avec une personnalité encore plus imprévue. Il s'agit de M. de Montyon, parfaitement M. de Montyon, le philanthrope bien connu qui faisait dire à Renan que grâce à lui la vertu était récompensée au moins une fois par année. M. de Montyon séjournait à Lausanne pour faire des placements d'argent dans le pays de Vaud, afin de soustraire ses fonds aux mesures prises par le gouvernement français à l'égard des biens des émigrés. Ceux qui disent que l'histoire ne se répète pas conviendront que les histoires, elles, recommencent bel et bien. Ces placements donnaient matière, bien entendu, à des difficultés, à des tentatives d'escroquerie de la part des tiers, à des procès enfin qui ont fait l'objet d'une monographie de M. Aloys de Mollin. Celui-ci du reste met en doute que les dits projets de mariage aient été poussés très loin.

Quoi qu'il en soit ces destinées n'eurent que peu de temps l'occasion de s'unir.

Enfin, Rosalie reçut en belle et due forme une demande en mariage par l'intermédiaire de Mme de Montolieu. Le prétendant était cette fois le général de Montesquiou, qui après avoir conquis la Savoie à la France avait encouru la disgrâce de son



Cliché de Jongh. Collection du Vieux-Lausanne.

Maison de Constant, rue de Bourg, Lausanne.

gouvernement pour n'avoir pas mis aussi la main sur Genève. Réfugié à Mézières, le général prit contact avec la société lausannoise où il se fit d'excellentes relations et émit l'espoir d'épouser Mlle de Constant. Il était veuf, avait des enfants, et ce fut cela qui arrêta Rosalie dans sa lettre de remerciements à Mme de Montolieu : « Je ne vois pas ce qui pourrait me faire vaincre la répugnance à être belle-mère ». Et tout s'arrêta là.

Voilà un brelan de prétendants assez coquet ; il n'empêcha pas Mlle de Constant de vivre selon son cœur et son esprit. Ce

dernier, elle le mit à contribution pour sa correspondance. Avec son frère Charles elle échangea longuement les aperçus les plus divers sur ce qui se passait dans la famille d'abord, puis sur la scène politique, lorsque notamment Charles séjournait en France au moment du Directoire. Il serait trop long d'insister sur l'intérêt de ces lettres comme sur son commerce épistolaire avec Benjamin et tant d'autres personnes, car le moment est venu de parler de l'artiste, la grande artiste que fut R. de Constant. Jouant un rôle actif dans la société lausannoise dont l'un des centres était « Chaumière » où habitait à l'avenue d'Ouchy Mme de Charrière de Bavois, elle y vivait en prenant part à tout et en consignant au jour le jour des réflexions que l'on retrouve en particulier dans ses *Cahiers verts* où, pêle-mêle, elle note les événements domestiques, les difficultés d'alimentation et de chauffage, une recette de cuisine, des événements historiques, le passage de Bonaparte se rendant en Italie par le Grand-Saint-Bernard, la guerre du Pays-d'Enhaut, l'occupation de Genève et l'attitude des officiers français, les personnages de marque s'arrêtant à Genève et à Lausanne, etc. Mais tout ceci ne l'empêchait pas de se livrer à un goût passionné et certes préféré pour la botanique et la peinture des fleurs. Elle se faisait un herbier à elle, non pas un herbier comme le définissait je ne sais plus qui, où l'on assassine des fleurs entre des feuilles de papier pour les injurier ensuite en latin. Non, elle herborisait pour mettre son grand talent d'artiste, sa persévérance, sa sensibilité et ses élans vers la nature au service de la flore de son pays, en peignant avec une étonnante minutie les fleurs, ou plus exactement les plantes que vous allez pouvoir contempler dans les 14 in-folios de cet ouvrage capital. Témoignage éloquent de la variété de la flore helvétique, nous y voyons une mise en valeur de ses caractéristiques, cela sous l'égide scientifique de Jussieu, de Linné, de Tournefort, d'Albert de Haller. Aquarellée avec les couleurs les plus séduisantes et les plus justes, elle les accompagnait de notations manuscrites tenant compte de tous les éléments de détermination, de classification, d'habitat, de propriétés médicinales, etc. Le sens décoratif, dans ces 1200 aquarelles, s'allie à la reproduction parfaite des éléments botaniques et l'œil est aussi flatté par la disposition de la page que l'esprit par l'exactitude du rendu.

Combien d'années furent consacrées à ce travail ! Combien

de fois l'infatigable artiste vit-elle tomber sur sa table les pétales et les feuilles des plantes dont elle venait de fixer les contours et de transposer les couleurs. Qu'importent les trois mariages manqués. Forte de ses sentiments intimes, elle avait trouvé sa voie dans une œuvre d'art et de raison où à chaque minute se renouvelait le plaisir délicat dû à sa plume et à son pinceau.

Rosalie herborisait disions-nous. M. le professeur Cosandey, dans un travail consacré aux membres de la famille « Thomas » les pourvoyeurs en plantes alpines d'Albert de Haller, signale que Mlle de Constant excursionna dans la région de Bex et fit appel aussi à l'obligeance de ces précieux collaborateurs. De son côté, Mlle E. Chavannes, dans la *Revue Suisse* de 1840 a relaté quelques détails sur la genèse et la longue période d'exécution de ce magnifique document.

Ce qu'il y a de plus touchant, c'est qu'en se livrant à ce travail, R. de Constant l'a placé sous l'emblème de l'amour du sol natal. En bonne vaudoise, elle a vibré à l'appel de la liberté, et c'est avec un sentiment d'allégresse qu'elle exprime sa joie au travail. Dans l'introduction de son œuvre, elle met l'accent sur le côté agreste de la recherche des fleurs. Bien plus, elle vibre d'une émotion patriotique comme en témoignent ces vers :

Ah, sur le sol de la patrie,
Qu'il est doux de cueillir des fleurs !
Terre libre, heureuse et chérie,
Ton nom doit unir tous les cœurs.
Que l'amour de la paix, soutenu de courage
De nos cantons éloigne tout danger :
Si nos sites riants, si notre aspect sauvage,
Chez nous attire l'étranger,
Qu'il admire nos paysages,
Qu'il soit de notre accueil charmé,
Mais qu'il n'arrive en nos rivages,
Que bienveillant et désarmé.

Dr P. Reinbold.